Il s'en remit, cependant, assez pour assumer la charge d'Économe du Juniorat de Strasbourg (1922). Ce fut un économe soigneux, qui eut l'œil à tout et qui remonta, par sa sage gestion, les finances de la maison. Il sut faire appel à la bienveillance de quelques âmes généreuses, qui l'aidèrent, surtout, par des dons en nature, — ce qui lui permit de réduire ses dépenses.

Mais certaines rechutes plus graves pronostiquaient sa fin, dans un temps assez rapproché. Lui-même en eut un pressentiment et parlait, parfois, de son enterrement.

Ces prévisions ne se réalisèrent que trop vite. Une crise des plus violentes se déclara et le réduisit à la dernière extrémité. Quelques heures après avoir reçu les derniers Sacrements, il rendit son âme à Dieu, le 22 novembre 1926.

Faute de caveau de la Congrégation à Strasbourg, il fut enterré dans son pays natal. L'assistance de presque toute la paroisse prouva que le R. P. Bernard, aussi bien que sa famille, jouissait, à Crastatt, de profondes sympathies. Les dix Oblats présents lui dirent un dernier adieu, emportant avec eux le souvenir de ses aimables vertus, qui avaient fait l'édification de sa communauté.

R. I. P.

II. — R. P. Joseph Hugonard, 1848-1917 (839).

Toute la vie apostolique du Père Hugonard s'est écoulée dans la Vallée de Qu'Appelle, en Canada, de 1874 à 1917 ; et il s'y est comme incarné dans l'École industrielle de Lebret, qu'il a dirigée pendant trente et un ans.

Cette école, la plus remarquable du genre en Amérique, lui doit une reconnaissance éternelle. Il en a choisi le site ; il a présidé à ses développements successifs ; il est allé lui recruter des élèves jusque chez les tribus païennes ;

et il l'a fait renaître de ses cendres, lorsqu'un cruel incendie l'eut dévoré, en 1904.

Son souvenir y demeurera en bénédiction, et l'amour y gardera sa tombe. Sa grande âme d'apôtre continuera à planer sur cette Vallée de Qu'Appelle et veillera sur l'heureux développement des germes de vie qu'il y a semés avec la plus entière abnégation.

* * *

Le P. Joseph HUGONARD naquit, à Colombe, au Diocèse de Grenoble, le 1er juillet 1848. Il fit ses études au petit Séminaire de la Côte Saint-André et au grand Séminaire de Grenoble. A l'automne de 1872, il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, étant diacre ; et il y fit ses vœux perpétuels, le 18 octobre de l'année suivante. Il se rendit ensuite au Scolasticat d'Autun ; et c'est là qu'il reçut la prêtrise, le 28 février 1874, des mains de Mgr GRANDIN (1). Deux mois après, il s'embarqua, au Havre, à destination des Missions de Saint-Boniface. Il était l'une des dix-sept recrues que le saint Évêque de Saint-Albert avait faites pendant son séjour en France.

Il est édifiant de connaître l'origine et le mobile de ses aspirations vers les Missions étrangères. Voici comment il les expose au T. R. P. Général, à la veille de son Oblation perpétuelle :

— « *Depuis ma cinquième, le désir des Missions étrangères est constant en moi. En sortant de ma quatrième, pour rentrer en vacances, je trouvai ma mère mourante. Je fis, alors, le vœu d'aller aux Missions étrangères, si* DIEU *me la conservait. Elle revint, en effet, à la santé. J'avais, alors,* 16 *ans. Je ne regardais la vie religieuse que comme un*

(1) Voici les notes qu'il y obtint : — « Piété et régularité exemplaires. Caractère très aimable et très bon envers ses frères et ses Supérieurs. Ce Frère paraît être un excellent sujet sous tous les rapports. » Il ne s'était, d'ailleurs, pas démenti depuis son Noviciat, où il mérita ce précieux éloge : — « Le Fr. HUGONARD va laisser un grand vide au Noviciat : de longtemps, je le crains, nous n'aurons un sujet aussi solide, sous tous les rapports. »

moyen de faire plus de bien et de courir moins de dangers dans les Missions. Plus tard, mon directeur trancha la question de ma vocation religieuse.

« *Voici, maintenant, les raisons qui me font croire que* DIEU *m'appelle aux Missions étrangères. Je désire tout quitter, afin de n'avoir, ici-bas, d'autre consolation qu'en* DIEU. *J'ai besoin, ensuite, d'une vie de souffrances, pour lutter contre l'empire de mon corps ; et je ne me sens pas la force de m'imposer cette lutte de chaque instant, comme il faudrait le faire en France. Il me semble qu'il y a un plus grand besoin de prêtres, qu'on fait plus de bien et qu'on amasse plus de mérites dans les Missions étrangères. Ensuite, le Missionnaire est comme forcé de ne s'attacher qu'à* DIEU *et de se tenir toujours prêt à la mort.*

« *Je désire instinctivement le Nord ; et, en raisonnant, voici ce que je crois en être le motif. Le froid me laisse toute ma vigueur et me fait faire des actes de résignation et de conformité, tandis que la chaleur me laisse peu de force morale. Enfin, j'ai très peu de facilité pour parler et prêcher des sermons, comme on le fait ici, tandis que j'aimerais à catéchiser...* »

* * *

A son arrivée à Saint-Boniface, il reçut son obédience pour la Mission de Qu'Appelle, afin d'y prêter secours au vaillant P. Jules DECORBY, débordé par le travail.

A cette époque, il n'avait encore à son service que la langue française ; mais, en un très court espace de temps, il arriva à posséder une telle maîtrise de l'anglais et même du cris qu'il put converser, très facilement, dans ces deux langues. Il s'adonna avec le plus grand zèle à la desserte des postes de Wood Mountain et de Willers Bunch et, en 1880, il devint Supérieur de la Mission.

En 1884, l'érection d'une école industrielle y fut décidée, par Mgr TACHÉ, pour les enfants des nombreux émigrants qui allaient se fixer dans ces régions. Le P. HUGONARD la fit construire sur un terrain avoisinant la Mission, que l'on appelle, maintenant, du nom de Lebret. Il en fut nommé le Directeur ; et, à partir de ce jour, tous ses

soins, tout son labeur, toute sa vie furent consacrés à l'éducation religieuse et technique des élèves de cette école. Il en fut l'âme, pendant trente-trois ans ; et, sous sa direction, elle arriva à un tel état de prospérité qu'elle devint, de l'aveu de tout le monde, la meilleure de toutes celles tenues par le Gouvernement. Elle reçut, d'ailleurs, les plus chaudes louanges de l'Inspecteur officiel, qui, après les avoir prodiguées à chaque ligne de son rapport, concluait par ces mots : — « Cette école est la perle de nos Missions et la principale espérance pour la conversion des sauvages. » C'est qu'en effet l'instruction religieuse y primait tout ; et chaque année, à l'occasion du Samedi saint, l'apôtre éducateur avait la consolation de présenter un bon nombre d'enfants au saint Baptême.

* * *

Au Chapitre général de 1898, Mgr Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, rendait ainsi hommage au zèle apostolique et au talent organisateur du P. Hugonard :

— « L'École industrielle de Qu'Appelle est la merveille des écoles de ce genre, et les officiers du Gouvernement canadien se sont plu à le reconnaître, en plusieurs circonstances. Les enfants sont pieux ; ils aiment à recevoir les Sacrements, à prier, à chanter des cantiques en leur langue. Chaque année, une bonne retraite ravive leur foi et purifie leur conscience. Ils semblent plus avides d'apprendre à lire et à écrire que la généralité des enfants Peaux-Rouges. Outre l'écriture, la grammaire, le calcul et même la musique, on leur enseigne la culture de la terre ; et quelques-uns d'entre eux apprennent le métier de charpentier, de boulanger, de cordonnier ou de forgeron.

« Il y a, dans cette maison, une vie, un cachet de gaieté et un entrain qui font plaisir à voir. Les anciens élèves aiment à y revenir, pour revoir leurs anciens compagnons et leurs bienfaiteurs.

« Le bon Père Hugonard est aimé de tous comme un Père. Il faut le voir, le matin d'une fête religieuse, ou le jour des noces d'un ancien enfant de l'école, ou au retour d'une absence de trois ou quatre jours. Il y a alors, chez les enfants, de véritables explosions de joie et de bonheur. Il est aisé de voir qu'il est bien l'âme de l'institution.

« Un fait qui prouvera combien l'école a fait du bien, c'est qu'avant son établissement nos Pères ne pouvaient pas planter, impunément, leurs tentes sur les réserves sauvages qui entourent

la Mission, tandis que, maintenant, ils sont reçus, partout, avec empressement, non seulement chez les nouveaux chrétiens, conquis souvent à la foi par les prières et les exemples de leurs enfants, mais même dans la loge des païens, adorateurs obstinés du Soleil ou de l'Ours Jupiter.

« Un autre résultat heureux de cette école, c'est l'espérance que donne une petite colonie, composée de jeunes ménages chrétiens, établie à proximité. Il est certain que cette école — obtenue du Gouvernement, avec tant de peine, par Mgr Taché — a été le salut des peuplades sauvages de la Vallée de Qu'Appelle ; et aucune n'a aussi bien réalisé le rêve apostolique de Mgr Grandin, qui, le premier de tous, a eu l'idée de fonder des écoles de ce genre.

« Honneur donc à qui de droit ! Honneur et remerciements, surtout, au bon Père Hugonard, qui a été choisi comme délégué au présent Chapitre général, précisément, à cause des grands services qu'il a rendus au Vicariat et à la Congrégation entière, en dirigeant une si belle œuvre avec un zèle infatigable. »

* * *

Hélas ! la rage de l'enfer s'abattit sur cette œuvre si belle, pour essayer de l'étouffer. Le 4 janvier 1904, un violent incendie détruisit la magnifique école. Il n'y eut aucune perte de vie à déplorer, mais presque tout devint la proie des flammes. Le P. Hugonard était absent, à ce moment ; il se trouvait à Ottawa, pour traiter des intérêts de ses chers sauvages auprès du Gouvernement. On imagine quelle terrible épreuve ce fut pour son cœur. Et elle fut encore augmentée par son anxiété pour l'avenir, car le Gouvernement faisait la sourde oreille à ses demandes pressantes de construction. Mais, enfin, il céda à ses instances émouvantes ; et, le P. Hugonard s'étant mis à l'œuvre avec la plus grande énergie, l'école fut bientôt reconstruite.

Mgr Langevin vint la bénir, le 1er octobre 1905 ; et, au banquet qui suivit la cérémonie, il provoqua une ovation à l'infatigable P. Hugonard, en le montrant assis sur les ruines de son ancienne école et le comparant aux généraux romains couronnés, par le Sénat, pour n'avoir pas désespéré de la chose publique, après un revers ou une défaite.

Une école si florissante et si bien dirigée s'acquit,

bientôt, une réputation bien méritée ; et nombreux furent les personnages de marque qui tinrent à la visiter, ainsi que son directeur, depuis le Marquis de Lorne jusqu'à Sir Wilfrid Laurier.

Le P. HUGONARD était doué d'une grande force de caractère en même temps que d'une énergie indomptable ; c'est pourquoi il réussissait à mener à bonne fin toutes les œuvres qu'il entreprenait. Il joignait à cela des manières aimables et attrayantes, — avec une grande bonté de cœur, qui le portait à se dévouer pour les autres, sans réserve, et à rendre au centuple ce qu'on avait fait pour lui. Il y avait, en lui, une sorte de magnétisme qui attirait, — ce qui explique pourquoi il a possédé une si forte emprise sur les sauvages et qu'il ait joui, auprès d'eux, d'une très grande popularité.

Il eut même assez d'ascendant sur eux pour préserver son école d'un massacre projeté. L'un des grands chefs des Indiens de File Hills était descendu, avec ses guerriers, dans la vallée et les avait retranchés dans des ravins, au nord de l'école, dans le dessein de l'attaquer et d'en massacrer les occupants. Le P. HUGONARD eut le courage de se porter à sa rencontre, et il fit si bien qu'il le détermina à renoncer à son projet meurtrier.

Son zèle pour la conversion des sauvages mérite les plus grands éloges ; malheureusement, ses travaux et ses fatigues n'ont guère été écrits que dans le livre de la vie éternelle, comme aussi dans les cœurs reconnaissants de ces pauvres enfants du bois. Il fit sa dernière conversion et administra son dernier baptême deux semaines seulement avant sa mort. Le vieux Missionnaire voyait ses forces décliner, depuis deux ans déjà ; il était même alité, depuis quelque temps, lorsqu'un jeune sauvage Sioux se présenta à l'école, demandant à prendre « la prière du P. HUGONARD ». Celui-ci, n'écoutant que son zèle, voulut instruire et baptiser lui-même ce dernier néophyte, malgré son grand état de faiblesse. Ce fut le beau couronnement de son fructueux ministère de quarante-trois ans. Il retourna à son lit de moribond, où, quinze jours plus tard, il rendit son âme à DIEU, entouré de ses frères

en religion et béni par son archevêque, lequel était venu en hâte, de Québec, pour assister à ses derniers moments. C'était le 11 février 1917, jour anniversaire de l'apparition, à Lourdes, de la Sainte Vierge, — envers laquelle il avait nourri, toute sa vie, la plus tendre dévotion.

* * *

Ses funérailles furent très imposantes ; et au service solennel, célébré dans sa chère école et chanté par Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface, assistèrent des représentants des trois provinces ecclésiastiques du Nord-Ouest aussi bien que du Lieutenant-Gouverneur et du Gouvernement de la Saskatchewan.

A ces hommages envers le vénéré défunt se joignirent des éloges funèbres prononcés par le R. P. Hippolyte Leduc en cris, par le P. Paul Étienne en sioux, et à la fois en français et en anglais par Mgr Mathieu, Archevêque de Regina.

Nous terminerons cette *notice* par un court extrait de ce dernier discours, qui sera la belle épitaphe de notre regretté défunt :

— « La mort nous a enlevé celui que nous aimions tous à appeler le « bon Père Hugonard ». La Communauté des Oblats de Marie, à laquelle nous ne pourrons jamais assez témoigner de reconnaissance pour le bien qu'elle a fait dans nos diocèses de l'Ouest, a vu ainsi disparaître un de ses plus saints Religieux, un de ces hommes remplis de cette patience qui vient à bout des pires difficultés, de ce robuste optimisme qui sait attendre les échéances lointaines, de cette heureuse incapacité de découragement qui fait des merveilles.

« L'Archidiocèse de Regina a perdu un prêtre d'un zèle admirable, un prêtre qui a toujours suivi les sentiers du devoir, respirant la résolution tranquille et indomptable d'un homme décidé à vaincre, à force de vaillance, ou à mourir au champ d'honneur, dans la gloire due aux héros.

« Le Canada, notre chère patrie, s'est vu enlever un de ces hommes qui font honneur à l'humanité et dont l'existence, consacrée à l'accomplissement d'un grand dessein, offre, à l'admiration de l'univers, un exemple de ce que peut faire un grand cœur rempli de Dieu. »

R. I. P.